

LE MENEDEL

4729. — 88^e Année. — N° 51.

Vendredi 17 Décembre 1926.

SUR LA MUSIQUE GRECQUE

A propos d'un livre récent (1)



ANS un petit livre à la fois savant et modeste, d'une précision et d'une méthode également impeccables, M. Théodore Reinach vient de résumer — puisque lui-même se défend de l'avoir condensé — tout ce que l'on peut aujourd'hui savoir et qu'il sait en effet, sur la musique de la Grèce ancienne. L'auteur complète opportunément cet ouvrage substantiel et net par une transcription, conforme à toute la vraisemblance scientifique, des fragments de la musique grecque qui sont parvenus jusqu'à nous. Son livre, sous une forme restreinte, prend ainsi le caractère et la valeur d'une encyclopédie de l'art musical hellénique. C'est en dire à la fois le prix et l'intérêt.

* *

On ne saurait analyser un travail déjà resserré dans le cadre le plus étroit et réduit aux proportions d'un petit manuel, par un auteur qui ne prétend y apporter aucune nouveauté en fait de documents ou d'interprétation. Mais son objectivité scientifique laisse justement au lecteur le soin et la liberté de réfléchir, sinon de conclure, sur un sujet traité avec cette rigoureuse sobriété d'érudition. Voilà tout le champ que M. Théodore Reinach ouvre à la critique : l'ignorant — qui l'est d'ailleurs un peu moins après l'avoir lu — garde le droit de s'y aventurer.

La première impression que laisse le livre de M. Th. Reinach est celle d'une affreuse aridité, d'une complication pédante, mesquine et stérile. Cette impression, je m'empresse de le dire, n'est pas imputable à l'auteur. M. Théodore Reinach a mis dans son discours toute la clarté imaginable ; il a, de plus, livré aux idées tous les passages possibles dans ce dédale de modes, de tons, de rythmes, de genres, de préceptes, dont il démonte avec dextérité l'armature rigide et hérissée. Il y suit des mouvements ou des traces d'évolution ; il y relève des points de contact avec la poésie. Malgré tout, un exposé de la musique grecque demeure, d'une façon à peu près exclusive, un exposé théorique. L'art qui en fait l'objet n'y conserve ou n'y retrouve aucune substance : il y paraît complètement desséché, comme une poudreuse momie.

Assurément, quiconque dans deux mille ans ne connaît de notre art musical que des méthodes de solfège, voire des traités d'harmonie, ne reconstituerait ou ne devinerait ni Mozart, ni Beethoven, ni Wagner, ni

(1) *La Musique grecque*, par Théodore Reinach, membre de l'Institut; un vol. in-18 de 208 pages. Paris, Payot, 1926.

Debussy. Mais il est douteux, grâce au ciel, que la morture du temps dévore jamais Mozart pour épargner Danhauser...

Ceci m'amène à la seconde réflexion que suggère le livre de M. Th. Reinach. On est frappé de la disproportion qui s'observe, en fait de musique grecque, entre la surabondance, la minutie, la rigueur des théories d'une part et d'autre part la pauvreté, l'indigence même des fragments informes de cet art qui subsistent pour être aujourd'hui confrontés à ces théories. Là, un édifice, lézardé sans doute, mutilé, ruineux peut-être, mais conservé jusque dans le détail; ici, à peine une poignée de pierres, moins encore, quelques grains de poussière. Rassemblés par M. Th. Reinach au terme de son petit livre, ils n'y tiennent pas trente pages; encore leur transcription comporte-t-elle des lacunes et des conjectures. Une proportion inverse est de règle dans les autres arts : la *Poétique* d'Aristote, par exemple, est peu de chose, en face d'Homère ou de Sophocle.....

Ainsi, tandis que la Grèce nous a laissé une littérature et une philosophie sur lesquelles nous vivons encore, l'épopée homérique, le drame des grands tragiques, la doctrine encyclopédique d'Aristote, la métaphysique de Platon, l'éloquence de Démosthène, l'histoire d'Hérodote et de Thucydide, etc., les monuments de son art musical se réduisent pour nous à quelques lambeaux déchiquetés. Des raisons d'ordre matériel expliquent la destruction de la peinture grecque. Elles n'existent pas pour expliquer la disparition de la musique grecque, notée à la manière des textes littéraires qui ont survécu.

A défaut d'œuvres que le temps aurait censément anéanties — sans que l'on sache bien comment — la tradition nous a-t-elle du moins apporté des souvenirs ou des noms qui en conservent la trace? A peine davantage : la plupart des noms que nous connaissons encore sont ceux de théoriciens, de poètes, de déclamateurs, d'exécutants. De compositeurs ou d'œuvres, point.

Cela revient à dire que la musique grecque n'a jamais eu d'existence fixe et indépendante. Soit dans le drame, soit dans le culte, soit dans les jeux, soit dans l'éducation, réduite d'ailleurs par l'état de l'industrie à un petit nombre d'instruments élémentaires, elle n'a jamais joué qu'un rôle accessoire. On exagérerait peu en disant que, si la musique grecque n'existe plus, c'est qu'au fond elle n'a jamais existé et que les Grecs, s'ils ont connu un système musical, n'ont jamais eu de musique proprement dite.

Une raison en est peut-être que les Grecs, épris de calculs, de spéculations abstraites, de raisonnements opiniâtres, ont légiféré trop tôt sur la musique. Ils en ont devancé la formation et, pour autant, l'ont entravée. Avec leur curiosité précipitée, ils se sont emparés du phénomène sonore, à l'état physique et acoustique, avant son élaboration. Ils ratiocinent sur les vibrations,

les intervalles, les modes, les consonances, les rythmes, comme Pythagore sur les nombres. Ils concluent directement, sans aucun stade intermédiaire, de leurs prémisses numériques à des préceptes moraux ou civiques. Ils sautent d'un bond de l'acoustique à l'éthique ou à la politique, par dessus un fossé vide, que la musique devrait remplir, qu'elle remplira en effet un jour, mais bien plus tard et quand la civilisation d'Athènes ne sera plus qu'un souvenir.

Dès l'antiquité, quelques hommes ont eu comme un sentiment de ce déséquilibre. M. Th. Reinach rappelle qu'au temps le plus brillant de la pensée grecque la plus alerte, l'artifice de ces constructions morales n'échappait pas à certains sophistes comme Hippias, qui raillait l'*éthos* des modes, c'est-à-dire leur caractère expressif et moral. Sur ce point — comme sur quelques autres — les sophistes voyaient juste.

La théorie musicale des Grecs ressemble à quelque énorme parasite qui, se développant sur un germe, en ferait dévier la croissance et en étoufferait la floraison. La pénurie du matériel sonore explique en partie la faiblesse de cette croissance et la maigreur de cette floraison. Mais le moyen, pour un art dans l'enfance, d'atteindre à l'épanouissement de la jeunesse, dans ce réseau serré de calculs, dans cet enchevêtrement inextricable de problèmes acoustiques et de préceptes moraux ?

Grau, teurer Freund, ist alle Theorie,
dit Méphistophélès à Wagner. Le livre de M. Th. Reinach corrobore cet avis.

* *

L'ayant lu, j'ai songé à quelques pages que mon éminent confrère allemand, M. Paul Bekker, vient de consacrer à la musique grecque, dans les vingt conférences pour T. S. F. qu'il a réunies sous le titre de *Musikgeschichte als Geschichte der musikalischen Formwandlungen*.

Après avoir remarqué que, si nous faisons remonter à la musique grecque les origines de la musique occidentale, ce n'est pas en raison d'une filiation directe, mais par « le sentiment d'une obligation morale envers la civilisation grecque en général » (1), après avoir établi que, si nous savons beaucoup de choses *sur* la musique grecque, nous ne savons rien *de* la musique grecque (et pour cause, serais-je tenté d'ajouter), M. Paul Bekker conclut : « La musique grecque est un beau mythe d'un monde disparu. Son influence la plus profonde sur la postérité consiste moins dans la transmission d'exemples pratiques que dans le désir qui s'est toujours imposé de reconstituer quelque chose qui, probablement, n'a jamais existé de cette façon. Depuis les jours de la Renaissance, de l'opéra florentin, jusqu'à la tragédie française, à la réformé de l'opéra par Gluck, à la *Fiancée de Messine* de Schiller et à l'« action musicale » de Wagner (2), le drame antique, dans son union intime avec la musique, a éveillé des idées de reconstruction... Qu'elle (la musique grecque) ait eu la force de créer un tel mythe qui, à travers les siècles, exerce toujours son action, ça été son plus grand exploit. »

(1) P. BEKKER *Musikgeschichte*, etc., p. 23.

(2) Nous pourrions ajouter à cette liste la *Naissance de la Lyre* de MM. Th. Reinach et A. Roussel...

Bref, la musique grecque, selon M. Paul Bekker, a été pour les successeurs de la civilisation hellénique un « malentendu fécond ». L'expression est heureuse, mais, féconds ou non, les malentendus sont toujours dangereux. C'est le cas pour la musique grecque. Autant il me paraît encore impossible à un homme d'aujourd'hui de penser sainement, en matière intellectuelle, sans quelque connaissance de Platon et surtout d'Aristote, autant la considération des tétracordes, des modes, bref de toute la scolastique musicale de la Grèce ancienne, si captivante qu'elle puisse être d'ailleurs pour les recherches de l'érudition, risque de fausser l'esprit d'un musicien actuel. Chercher sa voie dans ce labyrinthe, serait pour lui décréter sa propre perte ; demander à ces formes abolies d'un langage musical bridé par la pédanterie acoustique et pédagogique la plus ingrate un renouvellement du style moderne, ce serait imiter sans le vouloir l'étudiant « limosin » de Rabelais, qui contrefaisait le « langage françois » : « Nous transfretons la Sequane au dilicule et au crépuscule. Nous déambulons par les compites et quadrievies de l'urbe, etc. » (La décence, vous le savez, ne me permet pas de poursuivre cette joyeuse citation...)

Donc, M. Théodore Reinach a fait le plus utile et le plus intéressant des travaux en dressant, de façon à la fois succincte et magistrale, un bilan de connaissances présentes sur la musique grecque. Bilan honnête, d'ailleurs, où il n'a pas dissimulé le passif, en regard de l'actif. Mais la conclusion de son étude — car un érudit tel que lui se garde et s'interdit même de conclure — je la trouve chez M. Paul Bekker. Oui, la musique grecque est un mythe et, pour parler à propos de ce mythe le langage de la fable, Euterpe, qu'on a prise pour une Muse, n'était qu'une Sirène.

Jean CHANTAVOINE.

LA SEMAINE MUSICALE

Gaîté-Lyrique. — *Hans le Joueur de flûte*, opéra-comique en trois actes de Maurice VAUCAIRE et Georges MITCHELL, musique de Louis GANNE (*reprise*).

C'est un conte d'enfants à l'usage des grandes personnes, d'un symbolisme facile et clair, auquel les circonstances d'après-guerre donnent une actualité inattendue. C'est une vieille légende allemande, dont Théophile Gautier avait tiré un conte. MM. Maurice Vaucaire et Georges Mitchell ont transporté l'action en Hollande, mais leur morale vaut pour tous pays.

La ville de Milkatz était autrefois adonnée aux arts et notamment à la fabrication de poupées artistiques. Chaque année, un concours était ouvert et celui qui avait présenté le plus charmant modèle était couronné ; chacun vivait heureux, se contentant de peu et n'ayant de respect que pour la vertu et le talent : un petit paradis. Mais, sans doute à la suite d'une guerre avec quelque voisin mal intentionné, l'idéal disparut de l'esprit des habitants de Milkatz, les poètes furent chassés et régnèrent alors les bons mercantis et spéculateurs ; Milkatz s'était spécialisée dans le commerce des grains, et, en stockant pour maintenir les prix, affamait les pays voisins ; comme il faut bien manger, les courtiers en grains faisaient rapidement fortune. Les poètes, quand il s'en trouvait un par hasard, étaient persécutés et